

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 22 décembre 1888

GUET-APENS

DEUXIÈME PARTIE

RÉPROUVEE

(Suite)

Et je ne puis rien pour recouvrer mon calme ! Ajoutait-il. Rien ! Je suis faible comme un enfant ! Plus faible que Georges !

Et rabattant sur son bureau ses deux poings avec une force terrible :

— Ah ! je vaincrai le sommeil lui-même !

Il se fit des doses d'opium qui lui procurèrent des nuits lourdes. Le matin sa mémoire était obliérée, son intelligence obscurcie. Avait-il rêvé ? En rêvant, avait-il parlé ? Il ne pouvait plus le savoir. Du reste, l'opium fut impuissant et les autres opi-acés aussi. Les deux spectres de Bourreille et de Doriât résistaient effrayants à tous ses efforts pour les chasser. Seulement, depuis cette aventure, depuis qu'il avait failli être surpris par Lucienne, bien qu'il fut rassuré, il ne restait plus jamais dans son cabinet, même en plein jour sans tourner la clef dans la serrure et sans fermer les doubles portes. Alors, il pouvait parler et délirer tout à son aise. Il défiait bien qu'on l'entendit.

V

Le sergent Frantz Schuller, quand il n'était pas de service, aimait à dormir dans une suspente de l'écurie, près des chevaux d'un piquet de hussards cantonné dans les ateliers de la fabrique Montmayer. Il avait chaud, enfoui dans la paille et le foin, et se reposait là des nuits glacées passées aux avant-postes, les pieds dans la boue et sous la pluie battante. Frantz Schuller entendait un peu le français. Un jour qu'il venait de se réveiller, il s'étira et comme le soleil avait l'air de vouloir sortir d'un amas de nuages plombés, il passa la tête à une lucarne et regarda le ciel. En baissant les yeux presque aussitôt, il aperçut tout près et ne pouvant le voir, Lucienne et Claudine qui causaient ensemble. Lucienne disait :

— Le misérable ! déjà les remords le châtent, en attendant le châtement suprême.

Schuller avait fait un mouvement, Lucienne se sentit observée et entraîna sa sœur. Il ne se passa rien d'extraordinaire, ce jour-là, autour de Paris. On n'entendit ni les cannonades, ni le crépitemment des coups de fusil. Il y avait ainsi, de part et d'autre, comme par un accord tacite, des jours de repos. Frantz Schuller n'eut pas d'incidents à noter sur son carnet, mais le soir, pourtant, il y écrivit quelques lignes : " Ce matin en me réveillant d'un somme que j'ai fait pendant la journée, et où j'ai rêvé que la petite Ana-

serait grande comme une demoiselle à mon retour, j'ai entendu une phrase singulière prononcée par la jolie Française maigre à sa sœur : " Le misérable, les remords le châtent, en attendant le châtement suprême ! " J'ai peut-être mal compris, mais cela m'a trotté dans la cervelle toute la journée, pendant que je fumais ma pipe. Comme ces mots-là n'ont aucun sens, il est probable que j'aurais mal compris. "

Nous l'avons dit que Frantz Schuller laissait toujours son carnet dans le grenier de la maison d'habitation où il avait établi son lit. De temps en temps, Georges, que ces sortes de mémoires au jour le jour, écrits par l'Allemand, intéressaient, profitait de l'absence de Schuller et venait se mettre au courant de ses réflexions. Quand il lut les lignes précédentes, il pâlit. Il descendit précipitamment et vint trouver Montmayer.

— Tiens, dit-il en montrant la page, tu connais assez d'allemand pour qu'il ne soit pas besoin de te traduire cette phrase. Lis, et dis moi

serait horrible. Et il haussa les épaules. Si horrible que cela était impossible. Mais d'anciens souvenirs surgissaient en son cerveau affolé. " Si Lucienne jouait une tragique comédie ? Si elle ne m'aimait pas ? Si elle n'avait en but que le châtement. " Il avait le front en feu. Il alla se plonger la tête dans une cuvette d'eau glacée, s'essuya. Ses yeux s'étaient creusés.

— Voyons, réfléchissons. Elle ne m'aimait pas, avant la mort de Bourreille. Elle ne voulait pas répondre à mes lettres. Et le soir de l'enquête, j'ai entendu, et chacun des mots sonne encore à mes oreilles. J'ai entendu sa douce protestation d'amour à Gauthier. Comment a-t-elle changé si vite ? Qu'est-ce donc qui l'attire en moi ? S'imagine-t-elle que je suis riche ? Impossible. Et elle n'ignorait pas l'héritage de Bourreille, qui faisait de Gauthier un parti fort convenable. Puis, que s'est-il passé encore, dans cette chambre obscure où Bourreille avait écrit ma dénonciation ? Claudine a dû soulever la table, lire la phrase sanglante et en faire part à sa sœur. Mo-

raines est revenu le lendemain du jour où Doriât devait être... guillotiné. Que venait-il faire aux Bernadettes ? Les deux sœurs l'avaient averti sans doute. J'étais perdu si l'inscription avait existé encore. Et ce sur-sis ? ce sur-sis inexplicable ? Pourquoi l'a-t-on donné au condamné ? Par quelle autorité ? Par quelle influence ? Qui me le dira ? Que serait-il arrivé sans la guerre ? Qu'arrivera-t-il après ?

Il continue de rêver. Il a l'impression de rouler dans un abîme et machinalement ses mains moites de sueur se retiennent à son bureau. Il ferme les yeux, comme pour éviter le vertige. Et l'implacable logique vient encore fortifier ses soupçons.

— Comme je l'ai vite conquise, Lucienne ! Presque sans combat, presque sans obstacle. Je lui ai déclaré mon amour et elle est venue à moi. Et cependant, comme elle a peu d'abandon. Quand je lui dis que je l'aime, dans ces élans que l'amour excuse et la raison ne retient pas, je suis accueilli par elle avec une sorte de geste d'horreur. Par deux fois, le vague soupçon d'un mystère m'a traversé l'esprit. Je l'ai repoussé. Et maintenant, je suis tenté de croire ! Ah ! si cela est vrai, malheur sur elle, malheur sur Claudine. Je serai impitoyable. C'est le combat pour la vie. J'écraserai tout sur mon pied.

Puis, la tête dans les mains, les doigts plantés dans le crâne :

— Cependant à Garches, on croit qu'elle a accepté publiquement une liaison déshonorante ; personne de ses anciennes amies ne lui parle ; personne ne la salue ; les hommes rient sur son passage. " C'est la femme à Montmayer ! " Voilà ce qu'on dit. Aurait-elle vraiment de gaieté de cœur, acceptée sans amour une honte pareille ? N'a-t-elle pas été chassée de chez les Doriât ? Si elle me trompe elle n'aurait qu'un mot à dire pour rentrer en grâce auprès de sa mère adoptive ? Qui la retient ? Qui me dira la vérité ? L'autre jour quand j'ai rêvé, elle m'écoutait. J'ai dû parler. Voilà pourquoi elle fait allusion à mes remords ! Et rien, rien sur ce visage de marbre, pour m'éclairer ?

Montmayer se tait. Mais que de projets, qu° de pensées ! Trois sentiments partagent son âme, à tour de rôle. Lui que rien n'effraye se sent pris



La fusillade crépite dans le lointain. Une compagnie de Prussiens poursuit les francs-tireurs. L'usine est envahie. — (Page 39, col. 3)

ce que tu penses.

Montmayer avait lu, avait compris et était devenu blême.

— Je pense, dit-il, que ces mots ne peuvent s'appliquer à moi, car personne ne peut me soupçonner.

Mais le doute était entré dans son âme, un doute terrible. En dépit de ce qu'il venait de dire à son frère, il tremblait. Des soupçons s'amassaient en son esprit. Il refaisait l'histoire des derniers jours, des derniers mois. Il sentait sa tête se perdre dans l'effarement de toutes les pensées qui lui venaient. Il courut s'enfermer chez lui. Il voulait réfléchir à son aise. Ce misérable dont Lucienne avait parlé, qui était-ce ? Cet homme, poursuivi de remords, qui donc ? Elle n'a pas pu dire cela, se répétait-il, cet Allemand de malheur a mal compris, autrement, ce